

**Christophe Goussard, Eric Bonneau, Les jours
d'après,**

Paris, Filigranes éditions 2014, 72 pages, 18 €.

Françoise Schanbroeck



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/2811>

DOI : 10.4000/hommesmigrations.2811

ISSN : 2262-3353

Éditeur

Musée national de l'histoire de l'immigration

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2014

Pagination : 204-209

ISBN : 978-2919-040261

ISSN : 1142-852X

Référence électronique

Françoise Schanbroeck, « Christophe Goussard, Eric Bonneau, Les jours d'après, », *Hommes & migrations* [En ligne], 1305 | 2014, mis en ligne le 25 juillet 2014, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/2811> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/hommesmigrations.2811>

Tous droits réservés

LIVRES

Abdelhafid Hammouche
Politique de la ville et autorité d'intervention

Villeneuve d'Ascq
 Presses universitaires
 du Septentrion, 2012,
 324 pages, 24 €

Professeur des universités,
 directeur du Clersé et du
 Master Sociologie et anthro-

pologie des enjeux urbains de l'Institut de sociologie et ethnologie de Lille-1, Abdelhafid Hammouche livre ici les résultats d'enquêtes de terrain menées en région parisienne et stéphanoise auprès d'intervenants des politiques de la ville : gardiens d'immeuble, travailleurs sociaux, logeurs sociaux, bénévoles, militants associatifs, professionnels des institutions culturelles...). Un premier chapitre (avec une chronologie détaillée en annexe) permet de suivre les cadres et les contours de la politique de la Ville, comme ses transformations. L'étude s'attache à analyser en quoi son élaboration et sa mise en œuvre sur le terrain ont pris des formes nouvelles.

Les évolutions socioéconomiques (désindustrialisation, chômage, tertiarisation) comme l'individuation (Norbert Elias, Alain Ehrenberg) ou la fragilisation des institutions, la déstabilisation des statuts (liée à la valorisation du relationnel), la mise en valeur du local (perçu comme réceptacle des "cultures du monde"), les nouvelles relations au public (devenu coproducteur), le passage d'une autorité "rationnelle-légale", institutionnelle à une autorité négociée, partagée... ont

modifié la politique publique qui a son tour, en prenant en compte la participation de la société civile, participe de ces évolutions. Elle relève à la fois d'une action centralisée et bureaucratique et d'une action locale, individualisée, "singularisée", "intersubjective". Appropriée par les intervenants, la politique de la Ville en passe par "une centration sur l'individu", ce qui, note l'auteur, suit ou reflète une évolution sociologique générale. *"Telle qu'elle se décline et se pratique actuellement, la politique de la ville attend de ses agents ordinaires qu'ils s'approprient les dispositifs préconisés et elle leur impose d'intervenir dans des situations difficiles sans que, le plus souvent, leur intervention dispose d'une légitimité institutionnelle affirmée."*

Quid dès lors de la légitimité des intervenants ? L'"assise" plutôt que l'autorité des intervenants repose sur un bricolage complexe, mouvant, fait d'une part "instituée" (liée à la structure) et d'une part "inspirée", formée par les ressources propres à chaque intervenant. Autrement dit, il faut "payer de sa personne" : s'exposer, intervenir, s'engager. Et ce, dans un contexte difficile, marqué par une fragilisation de l'appui institutionnel, des relations dégradées mais centrales avec des populations appelées à participer aux processus de mise en action et parfois de décision. L'usure guette. L'objet ici n'est pas de décrire la misère sociale de l'intervention publique. Il est de rendre compte des processus d'adaptation, des recompositions et des ajustements pratiques de l'action publique en banlieue. L'"assise" ou l'"autorité d'intervention" se définit par "son autolégitimation", c'est-à-dire

par le contexte et le cadre relationnel dans lequel l'intervenant s'autorise – et est autorisé – à faire ce qu'il fait. L'autolégitimation dépend alors des ressources propres à chacun : capacité à recycler des expériences ou des familiarités en compétences, à faire de la connaissance des populations ou du quartier un atout, à développer un sens stratégique pour gérer ce relationnel omniprésent et déterminant dans la mise en œuvre de l'action publique conceptualisée en *"action publique singularisée"*.

Cette tension entre ce que le collectif doit à l'individu et ce que l'individu doit au collectif, se situe dans un contexte de valorisation du "local", valorisation à laquelle participe le national, et qui, paradoxalement, contribue à un ébran-

lement du rapport l'État-nation-culture, travaillé par la dimension internationale et la déconnexion du lien entre espace et culture. L'ouverture au monde, le rapport à l'ailleurs sont censés représenter les populations du cru, de même que l'action culturelle qui vise à lutter contre la *"dévalorisation symbolique"* des personnes concernées, est aussi mobilisée pour favoriser l'intégration des immigrés. En diversifiant les registres d'intervention (urbanistiques, mais aussi promotion du développement social et culturel des populations), l'action publique tend à modifier les perspectives de mobilité jusqu'à favoriser l'idée d'une stabilité résidentielle.

Mustapha Harzoune

Toumi Djaïdja **La Marche pour l'Égalité. Une histoire dans l'Histoire**

Entretiens avec Adil Jazouli,
La Tour d'Aigues, éd. de
L'Aube 2013,
160 pages, 13,80€

La Marche pour l'égalité de 1983 n'appartient à personne. Mais celui qui en est à l'origine en porte l'esprit. Dans cet entretien avec le sociologue Adil Jazouli, Toumi Djaïdja confie ses ressentis et répète ce qui l'anime : continuer à avancer sur le long chemin de l'égalité sans jamais désespérer (de)

ses semblables. Cette voix singulière répète que la condition pour abattre les barrières des inégalités est de travailler à rassembler et à se mobiliser en faveur des laissés-pour-compte. Tous les laissés-pour-compte.

Toumi Djaïdja raconte comment son regard sur la notion de ghetto a changé : *"Revenir chez soi après avoir traversé, à pied, la moitié de la France (...) m'a fait toucher du doigt ce qu'est le ghetto mental dans lequel on nous a enfermés."* En cela il rejoint les propos de l'Américain Eddy L. Harris (*Harlem*, Liana Lévi). Exit les positions victimaires, les postures sans consistances des passionnariés quinquies, les appels à l'autonomie et les va-t'en-guerre tout-terrain.

LIVRES

Ici, le combat commence par une prise de *"conscience de la force de la non-violence"*, pour en finir avec la logique de la force, héritée de ce qu'Alexis Jenni appelle la *"pourriture coloniale"*.

Ici, les responsabilités sont individuelles. *"Se responsabiliser soi-même est le premier et indispensable pas vers une action responsable."* Les politiques ? Ils ont trahi. Tous. À coups de détournements, récupérations, dévoiements, compromissions, opportunisme, clientélisme, *"comédie"* de la diversité, saupoudrages et autres chaperonnages. *"Ceux qui voulaient capitaliser la Marche sur le terrain politique n'avaient rien compris."*

Ici, *"l'esprit de la Marche"* est animé par la volonté de rassembler. Son souffle est celui de l'amour non celui du rejet ou de la haine. Si la Marche est un *"héritage"*, *"celui de tout un peuple, tout un pays, toute une nation"*. La trahison, c'est refuser l'héritage commun et la communauté de destin.

Ici, la Marche vise à ne pas désespérer de l'humanité, à poser *"un regard bienveillant sur cette société qui est la mienne, sur ce pays qui est le mien"*, à refuser de se laisser gagner par la *"colère"*, le *"ressentiment"* : *"J'ai senti le besoin vital de donner et de recevoir du bien."* Qu'importe ici les accents mystiques et les envolées lyriques, on retrouve chez Toumi Djaïdja la sensibilité du Coréen Sok-Young Hwang – *"même devant ce qu'il y a de plus horrible au monde, il ne faut pas désespérer de l'humanité"* –, celle aussi du Vietnamien Duyệt Anh ou encore d'Albert Camus. Avec ce dernier, Toumi Djaïdja partage aussi la revendication du droit à vivre heureux et à jouir de la solitude. *"Solitaire*

et solidaire", ainsi chemine cet entretien, entre histoire collective et évocations de moments plus personnels. Intimes mêmes. Toumi Djaïdja a nourri son humanisme de l'héritage paternel, de quelques rencontres qui *"ont arrosé la plante au bon moment"* et de l'expérience intérieure que seule la solitude et le silence permettent.

S'"il faut certes agir collectivement", "si nous voulons changer le monde, il ne faut rien attendre : il faut agir, tout donner, car c'est en donnant que l'on reçoit". Pour autant, *"s'il est nécessaire que les jeunes des quartiers populaires se prennent en charge, s'arment d'une morale de la responsabilité, (...) il est tout aussi impératif que la société française change radicalement son regard sur les quartiers populaires et les personnes qui y vivent – les jeunes en particulier"*.

En 2014, Toumi Djaïdja attend des actes et moins de paroles. *"Les jeunes d'aujourd'hui, comme ceux d'hier, n'ont pas seulement besoin de promesses ; ils ont aussi besoin de confiance, de signes et de symboles forts. C'est par amour pour mon pays que je le dis : quand tu aimes, il faut dire les choses."* Reste à être entendu. **M. H.**

Bouzid**La Marche. Les carnets d'un "marcheur"**

Arles, Sindbad/Actes-Sud, 2013, 155 pages, 14,90 €

Voici le premier livre écrit sur la Marche. Il est paru en 1984 et son auteur, Bouzid Kara, s'il n'est pas un "historique" des Minguettes et

de ceux partis de Marseille, n'en a pas moins rejoint le groupe du côté d'Aix-en-Provence et est devenu l'une des figures du mouvement.

Écrit "à chaud", ce témoignage reste un document important, émouvant aussi, tant par le texte que par les photos sur cette Marche qui entendaient "*provoquer un déclic*" dans une société non seulement indifférente à ses transformations mais aussi hostile à toute une partie de sa jeunesse – reléguée, oisive par obligation, toujours suspecte. Pire, en ces temps pas si lointains, héritage colonial ou universelle hostilité à l'Autre, on canardait le basané, et impunément souvent.

Miné par ce climat, Bouzid avoue être "*en instance de terrorisme*". Il va pourtant, et assez vite, comprendre que la violence ne peut engendrer que la violence. Pour être non violente, "*cette Marche représentait le cri de révolte d'une jeunesse étouffant*". Il faut le souligner, histoire de ne pas édulcorer le propos des Farid, Farouk, Toumi, Djamel, Brahim, Patrick ou encore Christian, Cécile, Marie-Laure, Colette, Elisabeth ou René, dit "Moïse", le doyen. Indifférents au piège des origines, ensemble, ils marchaient contre le racisme et pour

l'égalité, pour la reconnaissance "*de nos droits – et, en premier lieu, le droit à la vie*". Le droit aussi pour une certaine jeunesse de France de pouvoir considérer ce pays comme étant le sien.

Dans son "*carnet*", Bouzid consigne les étapes, les temps forts, les rencontres improbables, les débats, les doutes, les interrogations et les tensions au sein du groupe qui restera uni et solidaire jusqu'à Paris. Il souligne l'ambiguïté du succès : "*Il faut éclipser une partie de la réalité pour éviter de faire pauvre peuple, pour ne pas donner mauvaise conscience*." Dans cette "*atmosphère du tout s'arrange*", il faudrait voir pourtant à ne pas oublier les victimes, les violences et les injustices qui persistent. Ce texte rappelle l'esprit de la manifestation : le refus des amalgames, des simplifications, des anathèmes et le souci de rassembler. "*La Marche n'était pas dirigée contre les Français mais contre le racisme (...) [et] le racisme d'un Arabe n'était pas moins excusable que celui d'un autre*." Partis pour dénoncer le racisme ambiant, les marcheurs témoignent, dans le même temps, de l'hospitalité, de la solidarité, de l'humanité du peuple de France.

Sur les clichés en noir et blanc s'épanouit une jeunesse bigarrée, tour à tour joyeuse, pensive, habitée, mobilisée, fraternelle, rassemblée, affichant cet indispensable soupçon d'effronterie qui sied à un âge où tout semble encore possible.

Chacun peut aujourd'hui faire la part des déceptions et des acquis. Le témoignage de Bouzid éclaire le chemin parcouru, montre ce qui a été laissé en route. Il indique aussi ce qu'il reste à

LIVRES

faire, comme en finir avec la réduction de l'immigration aux seules logiques d'incertaines calembours qui transforment des hommes et des femmes en *"mouchoirs en papier"*. Comme cette invitation à penser les migrations dans leur complexité et globalité : *"Il serait peut-être temps de penser à l'échelle de*

la planète." Enfin, et peut-être surtout, comme ce qui ouvre et referme ce carnet, et qui ne concerne pas uniquement la jeunesse des quartiers comme on dit dorénavant mais tous les laissés-pour-compte de la société, ce besoin et cette obligation de *"dignité"*.

M.H.

Abdellali Hajjat
La Marche pour
l'égalité et contre
le racisme

Paris, Amsterdam, 2013,
 262 pages, 14€

Nadia Hathroubi-Safsaf
La Longue marche
des Beurs pour
l'égalité

Le Kremlin-Bicêtre,
 Les Points sur les i, 2013,
 174 pages, 17,90€.

Voici deux livres et deux approches différentes sur la Marche de 1983. Abdellali Hajjat est sociologue et a écrit l'enquête la plus fouillée sur cet événement qu'il présente comme

"fondateur de l'histoire de l'immigration en France" ou le *"mai 1968 des enfants d'immigrés post-coloniaux"*. Nadia Hathroubi-Safsaf est journaliste, rédactrice en chef du *Courrier de l'Atlas*. Elle restitue la Marche dans la longue perspective des mobilisations pour l'égalité.

Abdellali Hajjat inscrit la Marche dans l'histoire de l'immigration mais aussi dans une sociologie des banlieues populaires, dans l'histoire politique française (rapport PS-PCF, montée du FN, politique gouvernementale) en y ajoutant une *"touche"* postcoloniale et musulmane. Nadia Hathroubi-Safsaf adopte une approche plus générale. La Marche n'occupe ici qu'un des dix chapitres qui traitent de Convergences 84, SOS-Racisme, Ni pute ni soumises, des rivalités du *"mouvement beur"*, des nouvelles associations de quartier (Valeurs des quartiers – Agora de Vaulx-en-Velin ou Ac-lefeu à Clichy-sous-Bois), des émeutes de 2005, des élus de la *"diversité"*, de l'*"échec annoncé"* des politiques de la ville ou du sentiment de *"trahison"* (Abdelaziz Chaambi) ou de *"haine"* (l'auteure) à l'égard de la gauche socialiste.

Abdellali Hajjat prend comme point de départ les Minguettes. L'étude, extrêmement fouillée, rend compte des évolutions démographiques, des relations et conflits entre ouvriers professionnels et employés *"français"*, d'une part, OS et chômeurs *"étrangers"*, d'autre part, de la situation des jeunes et de ses rapports avec une police qui, parce qu'elle a l'impression que le territoire

lui échappe, redouble sa présence, multipliant du même coup les incidents et violences. À l'arrivée, le sentiment d'injustice et d'inégalité des jeunes butte sur une solidarité institutionnelle déployée pour couvrir les comportements déviants de certains policiers. Explosif. Et pourtant. L'auteur montre que le passage d'une logique émeutière au choix de l'action non violente s'explique par des considérations stratégiques : la non-violence est perçue comme un mode d'action plus *"efficace"*, préférable à l'*"impasse"* de l'action émeutière *"pour lutter contre les déviances policières violentes"*.

La *"convergence d'intérêts divers"* expliquerait ensuite le succès de La Marche. L'*"alliance improbable"* réunirait ces jeunes de SOS-Avenir-Minguettes ; la Cimade et les associations de soutien ; les mouvements des *"jeunes immigrés"* de Paris et de Lyon ; des membres du gouvernement socialiste (Georgina Dufoix notamment) et certains journalistes.

Pour autant, ce succès n'est pas sans *"ambiguïtés"*, à commencer par *"les acquis de la Marche"* : cette fameuse carte de séjour de 10 ans qui ne faisait même pas partie des revendications des marcheurs, tous ou majoritairement français. À cela, Abdellali Hajjat ajoute la *"culturalisation" des enjeux*, c'est-à-dire l'emballage final dans l'épithète *"beur"* qui renvoie à *"une forme d'assignation identitaire"* et, ajoute l'auteur, à une *"séparation symbolique"* d'avec les parents. Autres *"ambiguïtés"* : *"la gêne du mouvement ouvrier [du PCF et de la CGT] face à la Marche et l'immigration post-coloniale et la construction du 'problème musulman'"* alors que

"la question musulmane est quasiment absente du discours des marcheurs".

Reste l'occultation de la question post-coloniale : thème peu développé et qui laisse le lecteur sur sa faim.

Au lendemain de la Marche, les jeunes issus de l'immigration vont faire l'expérience d'un double isolement social et politique au point que nombre d'aspirations d'SOS-Avenir-Minguettes perdurent : égalité de traitement devant la police et la justice ; droit au travail et au logement. Le creusement des inégalités comme l'incapacité de la société à remettre en question ses logiques de domination montrent que *"l'appel de la Marche n'a pas été entendu"*. Pour autant, les années 1980 marquent l'éclosion d'un formidable *"foisonnement de la culture 'beur' [et] de la socialisation politique de milliers d'enfants d'immigrés"*.

C'est ici que le livre de Nadia Hathroubi-Safsaf se montre pertinent, malgré un propos plus général, et parfois inutilement polémique. Sur le fond, elle partage les mêmes conclusions : *"Qu'est-ce qui a changé depuis ? Certes, les crimes racistes ont quasiment disparu mais les discriminations, elles, existent toujours et le terme 'diversité' a remplacé celui d'égalité". L'omniprésence médiatique de Fadela Amara, Rachida Dati, Najet-Vallaud-Belkacem ou de quelques footballeurs millionnaires ne doit pas nous faire oublier la majorité silencieuse qui travaille, éduque ses enfants dans les valeurs de la République et qui réclame l'équité souvent en vain... Car malgré les plans Marshall successifs, malgré les promesses du candidat François Hollande, les revendications de 1983 sont toujours d'actualité : l'accès au logement est*

LIVRES

toujours difficile, les contrôles au faciès perdurent et la plupart de nos parents ne voteront pas aux élections municipales de 2014. Nos enfants seront-ils considérés comme des Français à part entière ?

Parfaitement informée, Nadia Hathroubi-Safsaf montre que le sens des responsabilités, l'engagement citoyen au profit du bien commun existent. Et les jeunes d'origine asiatique, turque, tamoule et autres ont renforcé une marche de trente ans. Les bonnes volontés se multiplient et les énergies croissent. *"Les banlieues s'organisent et se mobilisent"* comme le titre l'un des chapitres. Beaucoup des

initiatives prospèrent sur le terrain politique : mobilisations citoyennes, inscription sur les listes électorales, campagnes menées à l'occasion des différentes élections, nouveaux élus – *"reconnus pour leurs qualités et non pour la diversité"* –, création de Force citoyenne populaire, une formation *"issue des quartiers et pour les quartiers"* qui devrait présenter des listes aux municipales de 2014, cahiers de doléances et autres propositions pour améliorer le quotidien de citoyens qui aspirent à l'égalité, à la dignité et à de réels *"changements"*.

M.H.

**Christophe
Goussard
Eric Bonneau**
Les Jours d'après

Filigranes éditions,
2014,
72 pages, 18 €

À Cenon, commune de près de 23 000 habitants sur la rive droite de Bordeaux, coexistent 53 nationalités.

L'écrivain Éric Bonneau et le photographe Christophe Goussard y rencontrent, depuis 2009, des habitants toutes générations confondues, installés de longue ou de fraîche date dans les quartiers populaires de la ville. Ils viennent de publier un livre aux éditions Filigranes : *Les Jours d'après. Portraits de migrants à Cenon*. Dix exilés ont accepté de leur raconter leurs trajectoires. Ce

qui fait la sève, la force et la singularité de l'ouvrage, c'est qu'il résulte ici d'un processus *"à maturation très lente"*.

L'œuvre est une machine à voyager dans le temps, à travers l'histoire de ces migrants. Tenue au bord du sensible, elle résonne d'un singulier-pluriel qui confine à ce qu'il y a de plus universel dans la condition humaine.

Trois années ont été nécessaires aux auteurs pour parvenir à instaurer une relation de confiance et de respect mutuel avec ces personnes lentement approchées. *"Des moments conviviaux ont été partagés, des repas, des instants vrais qui pourraient sembler en marge du projet mais qui en font le cœur"*, aime à souligner Éric Bonneau¹. C'est à cette seule condition que les langues ont pu se délier, les barrières linguistiques être surmontées, que le micro a pu se tendre, les appareils photo être sortis de leurs étuis. Une sorte de maïeutique douce à

l'œuvre pour recueillir les sédiments de toutes ces vies.

Un long crescendo

*Les Jours d'après*² ne sont pas nés du hasard. Dès 2009, nos deux auteurs ont participé à des actions artistiques impulsées par la ville de Cenon et l'association Musiques de Nuit³, en direction des élèves de collèges des quartiers populaires. Récits fictionnels, photographies, captations sonores se déploient dans *Haut bas Haut bas* 1. L'exposition est reprise, en 2010, dans les coursives du Rocher de Palmer, lors de l'inauguration de ce nouvel espace culturel dédié aux musiques du monde. L'année 2011 est un point de bascule avec le projet *ObaOba 2 : Portraits intérieurs/ musiques intimes*. Des Cenonnais de toujours ou arrivés récemment, immigrés ou pas, de tous âges, acceptent d'ouvrir leurs intérieurs domestiques à notre duo, de s'y faire photographe seuls ou en famille. Ils ouvrent aussi leur for intérieur, se confient sur la relation qu'ils entretiennent avec la musique dans leur vie quotidienne. Le tout est enregistré. Avec *ObaOba 2*, pendant trois mois, le Rocher de Palmer se voit peuplé d'immenses portraits photographiques. Un diaporama sonore diffuse les visages de ces habitants, leurs voix parlées ou chantées, sur tous les tons. Une publication

papier mêle narration photographique et fragments d'entretiens.

Éric Bonneau et Christophe Goussard ont été sidérés par la richesse des témoignages recueillis : *"Quand nous avons vu les gens se faire photographe en famille devant leur portrait, dans ce lieu encore intimidant pour eux, nous avons compris qu'une dynamique s'enclenchait."*

Changer de focale

Ils décident alors de prolonger l'aventure *"pour ne pas passer à côté de ces êtres"*. Ce sera un livre. Certains habitants continuent, d'autres non, de nouvelles personnes sont approchées. Au ton donné par la préface, le livre est un plaidoyer. Il y a urgence, pour faire société et *"mieux vivre ensemble"*, à reconnaître enfin que ces migrants, ces *"maltraités collectivement"* portent en eux un singulier-pluriel, tant de beauté, de ciels et de rivages, d'enfance, de clarté et de profondeur, de ressources insoupçonnées de courage et de volonté. Il nous faut reconnaître cette altérité à sa juste valeur pour qu'elle exprime toute sa sève en des formes inventives. Comprendre ces *"invisibles"* est fécond pour bâtir un avenir commun plus serein.

Nos deux auteurs revendiquent une empathie naturelle et assument aussi une part de subjectivité dans les récits. *"J'avais envie que ces portraits soient une*

1. Éric Bonneau est écrivain et ancien journaliste indépendant notamment pour la revue *Le Passant ordinaire*. Enseignant spécialisé, il travaille pour le Centre de liaison de l'enseignement et des médias d'information (CLEMI) comme chargé de mission pour développer des activités radiophoniques. Christophe Goussard est photographe-auteur. Après avoir sillonné le globe, il s'est installé à Cenon. Il est distribué par l'agence VU et vit de commandes publiques et privées. www.goussard.net 2. *Les Jours d'après. Portraits de migrants à Cenon*. Christophe Goussard/Éric Bonneau, Filigranes Éditions, 2013. 3. À Cenon, l'association Musiques de Nuit est chargée de la programmation artistique du Rocher de Palmer. C'est un opérateur culturel majeur. Les structures de proximité sociale et d'animation de la ville (Association Faire pour le soutien scolaire, Centre social et culturel La Colline), le service de communication de la ville qui tous travaillent en lien étroit avec le public des quartiers prioritaires, ont eux-aussi joué à plein le rôle de passeurs.

LIVRES

B. Sananikone
© CHRISTOPHE GOUSSARD/VU'

forme d'héroïsation de leur vie, tout en gardant la bonne distance !" confie Éric Bonneau.

Pointe aussi une forme de colère et de lassitude face aux discours officiels simplificateurs ou éloignés des réalités qui ont envahi l'espace public ces dernières années. L'incapacité du politique à retisser du lien "*là où ça se passe*" est épinglée.

L'exilé, ce singulier-pluriel

Dans le texte introductif, Éric Bonneau ne mâche pas ses mots : *"(...) Il n'est que de rencontrer ces gens, dans la complexité de vies arrachées au pays d'origine, pour mesurer combien l'immigration se décline en autant d'histoires singulières qui portent toutes en elles cette question taraudante et universelle : Pourquoi*

l'égalité entre les humains, hommes et femmes, nationaux et migrants, reste-t-elle toujours théorique ?"

L'ouvrage *Les Jours d'après* bouscule les idées reçues. Il tente de ré-enchanter le monde par un dialogue fécond avec l'autre. Ces migrants ont un nom, une histoire, un visage. Ils se nomment, Boutsabi Sananikone, Brenda Joffre, Sany, Zeina Chabi et Hadi Khayat, Çimen Bildik et ses filles Selma, Sümeyra et Rana, Mercedes Echeverry, Abdelkrim Arrad, Irene Dafonte, Fati Ouedraogo, Melina Coutinho Reis. Ils viennent du Laos, du Royaume-Uni, du Liban, de Turquie, de Colombie, du Maroc, d'Espagne, du Burkina Faso, du Portugal. Le titre du livre suggère une frontière, un avant et un après. Est-ce une catastrophe, une rupture, un saut dans l'inconnu ? Les portraits se succèdent à la manière des arias en musique, avec en contrepoint discret les photographies de Christophe Goussard. On y entreperçoit le hors champ, par le détour des objets familiers du présent ou du passé. Les espaces intérieurs sont tantôt surchargés, parfois dénués de toute référence à "l'avant".

Petites histoires, Grande Histoire

Le lecteur est tenu à hauteur d'homme et de femme. Le récit de chaque migrant s'incarne sous nos yeux sous forme littéraire, documentaire, à des rythmes différents : scènes de vie quotidienne passées, présentes, paroles rapportées, contexte historique, flashbacks et retour au présent.

Ces hommes et femmes de tous âges et de toutes conditions sont arrivés en France, à Cenon, seuls ou en famille,

pour de solides et multiples raisons, que leur exil ait été volontaire ou contraint. Ils ont été pris dans les rets de la Grande Histoire, celle des grandes guerres du XX^e siècle (Seconde Guerre mondiale, guerre d'Indochine). Ils ont fui la mitraille et la pulsion de mort déchaînées par une actualité brûlante (Liban). Certains s'inscrivent dans les courants de l'immigration économique du siècle dernier (Maroc, Turquie) ou plus proche, en lien avec la crise financière (Portugal). Il est aussi question de regroupement familial, d'études universitaires à poursuivre, de coup de foudre amoureux et de soif d'aventure artistique et de liberté. Ils sont citoyens français ou aspirent à l'être. Ils ont des liens avec le pays d'origine, font LE voyage aller et retour, chaque année, rarement, ou plus du tout. M. Arrad se sent 100 % français et 100 % marocain dans sa vie de tous les jours, les filles de Mme. Bildik éprouvent une tension permanente entre leurs deux cultures... À ce stade, il y a autant d'exils que d'exilés.

Profonde humanité

Beaucoup de douleur et de solitude traversent ces pages. *Les Jours d'après* sont tragédie pour les uns, rocher de Sisyphe ou lendemains qui chantent pour les autres. Il est aussi de très belles réussites. L'exil est un arrachement. Il génère un sentiment d'urgence poignant, paradoxal, une véritable "saudade" comme dirait Melina la jeune portugaise, un spleen tout à la fois vénéneux et fécond. Il faut tant de force et de courage pour le dominer.

Sous la plume d'Éric Bonneau, le lecteur entre dans la complexité, à la ren-

contre de ces êtres fragiles et puissants à la fois : mères déracinées, abandonnées, victimes de violences conjugales, *mater dolorosa* et mères courage qui côtoient les abîmes puis relèvent la tête, se forgent une carapace. La vie de Mme. Sananikoné, femme de diplomate d'origine laotienne, est un Mékong, une saga au cœur de l'Histoire. Le lecteur se rapproche aussi de ces hommes et de ces femmes dignes, meurtris dans leur chair, qui se reconstruisent. Beaucoup se battent pied à pied contre les difficultés quotidiennes : trouver un toit, un travail, nourrir sa famille. Certains ont connu le déclassement social, la discrimination à l'embauche ou dans leurs études. Abdelkrim Arrad, aujourd'hui professeur de maths et de physique, fils

Abdelkrim Arrad

© CHRISTOPHE GOUSSARD/VU'

LIVRES

d'ouvrier-verrier marocain, que l'on voulait dans les années 70 orienter d'office sur un CAP, a réussi à décrocher tous ses diplômes à force de volonté.

Les paradoxes de l'exil

L'expérience de l'exil est aussi cruelle quand elle se vit au cœur de la langue. Là s'opère le véritable passage des frontières. Ainsi de Mme. Echeverry, femme cultivée, spécialiste de poésie colombienne, poète elle-même, qui ferraille dur avec la langue française. Elle qui tous les jours porte le verbe poétique à incandescence dans sa langue maternelle, échoue à en faire de même avec la nôtre. On la verra cependant au *Printemps des poètes* lire en public des extraits du *Canto general* de Pablo Neruda.

Pourtant, tous ceux qui ont témoigné éprouvent une formidable reconnaissance envers cette France qui les a accueillies et aussi malmenées.

M. Arrad donne de son temps aux élèves décrocheurs.

Il transmet son savoir et son expérience sans rien attendre en retour. Mme. Joffre, franco-britannique à la retraite, fait aussi du soutien scolaire. Irène Dafonte, la comédienne, mène des ateliers théâtre en direction de femmes immigrées en recherche d'emploi. Elle a appris le langage des signes pour travailler avec les sourds et les malentendants. Générosité, don de soi, attention soutenue aux êtres, des ingrédients indispensables pour faire société.

Le livre se clôt sur une note d'espoir avec le portrait de Melina Coutinho Reis. Cette psychomotricienne portugaise de 25 ans, sans avenir dans son pays,

est contrainte à l'exil en 2012. Jeune fille au pair, elle apprend le français en un an à peine, et décroche un CDI au Centre culturel et social La Colline, à Cenon.

“Leur confiance a renforcé notre propre humanité”

Christophe Goussard et Éric Bonneau ont fondé l'association Obaoba en 2012. Ils entendent produire des œuvres, des formes libres créatives à contenu exigeant, qui associent des artistes et des habitants issus des quartiers du Haut et du Bas Cenon. Toutes les personnes du recueil *Les Jours d'après* sont adhérentes de l'association de même que d'autres habitants, des artistes de toutes disciplines, des écrivains, des institutionnels, etc. Des liens de proximité ont été consolidés. Pour Sany Khayat, *“ces projets ensemble sont une chance pour transmettre aux autres notre expérience. Nous considérons Éric et Christophe comme des amis, plus que cela même ! Nous avons connu la guerre civile, les attentats. C'est une façon de nous exprimer, cela nous allège de nos souffrances.”*

Abdelkrim Arrad : *“Je suis agréablement stupéfait de la façon dont Éric a saisi les parcours de chacun. En ce qui me concerne, c'est pertinent, juste, littéraire plus que journalistique, une copie conforme de la réalité. Partager son histoire avec ses difficultés, c'est possible avec des gens comme Éric et Christophe. Vraiment, c'est une expérience d'échange et d'humanité, nous étions comme des amis. Il y avait une facilité de discussion, sans barrière. Nous nous sommes enrichis de part et d'autre.”*

Brenda Joffre
© CHRISTOPHE GOUSSARD/VU'

Melina Coutinho Reis : *“Le livre a servi de déclencheur pour s'exprimer, ne plus s'enfermer ni se replier dans sa coquille. J'ai pu lire le récit des autres personnes, c'est passionnant !”*

Répercussions

Sur le terrain, un réseau émerge. Preuve qu'une dynamique est possible grâce à l'invention collective, hors des sentiers balisés, avec peut-être au bout émancipation des êtres et cohésion sociale.

M. Arrad a suggéré que chacun traduise dans sa langue maternelle chaque portrait. Chaque texte sera enregistré en version audio bilingue (français et langue d'origine) pour se fondre en une pièce radiophonique. Un blog en préparation donnera encore mieux à voir, à lire et à entendre ces mêmes travaux et

d'autres encore en gestation. Que la fragile Fati Ouedraogo qui se reconstruit peu à peu s'investisse aussi n'est pas rien. C'est la vie qui revient. Que la jeune Meline Coutinho poursuive l'aventure, que Mme Zeina Khayat devienne trésorière de l'association, voilà un pas de géant !

Les oeuvres créées vont voyager dans l'espace public (musées, espaces culturels, médiathèques, rencontres photographiques) mais aussi dans des lieux inédits, hors des cercles habituels, pour aller au plus près, *“là où vivent les gens”*. Porter à la connaissance le récit des migrants d'aussi belle manière, que cette altérité qui “nous/vous” ressemble, éclabousse les pages d'un livre jusqu'à inciter à bouger nos propres vies, voilà un pari sur l'intelligence en pare-feux à toute forme de violence. Chaque portrait, chaque récit nous renvoie à une histoire commune, nous fait toucher ce qu'il y a de plus universel dans notre humaine condition.

Françoise Schanbroeck